

Fidel, l'alphabétisation et la pluie



Auteur : Katuska Blanco

Photo : Archives.

José Martí a exprimé : « Être cultivé pour être libre » et Fidel Castro Ruz a souligné : « Sans culture, il n'y a pas de liberté possible », la même ligne de pensée et d'identité que Cuba a suivie à travers le temps. Pour José Martí comme pour Fidel Castro, deux prémisses sont incontournables pour l'épanouissement de l'être humain : la jouissance de la pleine dignité et l'illumination, c'est-à-dire la connaissance sans laquelle la première est impossible.

Au début de l'année 1960, devant les sages de la Société Spéléologique de Cuba, Fidel analyse l'apprentissage, les enseignements reçus avant le triomphe de janvier 1959, parmi ceux qui ont eu le privilège de les recevoir :

... ici on avait l'habitude d'enseigner une géographie froide comme si la planète Terre était inhabitée, comme s'il n'y avait pas d'êtres humains vivant sur la planète Terre et dans les sommets et les vallées ; une géographie qui, pour un intérêt quelconque, pour un intérêt égoïste, pour une cause sociale puissante, était séparée d'un autre élément essentiel et primordial, qui est précisément le centre de ce scénario, à savoir l'homme ; grâce aux efforts de ce groupe de jeunes, il a été possible d'écrire une géographie qui n'était pas séparée de l'homme, qui n'était pas séparée du guajiro (paysan cubain) [...] du bohío, qui n'était pas séparée du bohío (hutte au toit de feuilles de palmier), qui n'était pas séparée de

l'homme, qui n'était pas séparée du guajiro [...], qui n'était pas séparée de la famille, qui n'était pas séparée de l'homme, qui n'était pas séparée de l'homme, qui n'était pas séparée du guajiro [...]. qui n'était pas séparée de la famille, qui n'était pas séparée de la famille, qui avait un enfant qui tombait malade et qui devait vendre l'unique étale pour pouvoir lui fournir des soins médicaux précaires.

En d'autres termes, il s'agissait aussi d'une géographie humaine. On nous a enseigné les accidents de la nature, mais pas les formidables accidents de l'humanité ; on nous a enseigné les échecs de la nature, mais pas les échecs de la société humaine ; on nous a enseigné les inégalités, les grandes inégalités de la nature, de la terre, mais pas les grandes inégalités de la société humaine ; On nous a appris les sommets de la société, mais pas les marécages de la société ; on nous a appris qu'il y avait un marécage Zapata, mais on ne nous a pas appris qu'il y avait aussi beaucoup de marécages sociaux dans notre pays. Et que la tâche n'était pas seulement matérielle, mais aussi fondamentalement humaine. Et si la géographie est intéressante, parce qu'elle est le paysage où l'homme vit, l'homme doit nécessairement être encore plus intéressant que la nature même où il vit. Et on nous a très peu appris sur l'homme, on nous a très peu appris sur les problèmes sociaux, parce que dans les écoles, et surtout dans les écoles où vont étudier les privilégiés, on a caché aux jeunes la vérité humaine, on a caché aux jeunes les accidents de la réalité sociale de notre peuple, où l'on a essayé de leur enseigner par coeur une série d'accidents naturels.

C'est pourquoi, comme si cette période était une aube, un réveil de la conscience, où le peuple a commencé à voir clairement une série de faits et de vérités, dont il est presque surprenant qu'ils n'aient pas été évidents pour nous tous.

Fidel est un humaniste et c'est pourquoi il a toujours considéré l'enseignement et la médecine comme les métiers les plus beaux et les plus nobles de la terre. Martí disait que les enfants sont l'espoir du monde et il parlait des enseignants itinérants, ceux qui vont et viennent de partout pour enseigner, éclairer, ouvrir la voie. L'alphabétisation à Cuba, dont l'apogée aura lieu il y a bientôt 63 ans, a été précédée par de nombreux efforts révolutionnaires visant à faire du savoir un patrimoine populaire et, une fois cet objectif atteint, elle a été suivie d'efforts considérables pour faire en sorte que l'apprentissage ne se limite pas à savoir lire et écrire, même si ce rêve est devenu une réalité transcendante et tangible.

Et de quel signe s'agit-il à Cuba ?

Le respect de la personne à qui l'on apprend à lire et à écrire et la reconnaissance de ses connaissances, de ses coutumes, de son histoire...

L'esprit d'apprentissage que devaient avoir les alphabétiseurs, qui recevraient la connaissance la plus proche et la plus vraie du pays, en termes sociaux et naturels, dans son développement historique, sa démographie, ses coutumes, sa diversité...

L'enseignant était à son tour la salle de classe... la lumière de la lanterne, l'abécédaire, les crayons et les cahiers suffisaient, mais s'ils manquaient, c'était l'enseignant lui-même qui était tout cela.

Il ne s'agit pas seulement de développer l'économie, l'industrie et l'agriculture, mais aussi de créer une nation qui surmonte les problèmes de santé, de chômage et les injustices accumulées par la dépendance à l'égard des États-Unis et du système capitaliste néocolonial, Il s'agissait de créer une nouvelle société qui forgerait en son sein des hommes et des femmes bien préparés, intégralement préparés, caractérisés par leur formation scientifique, mais aussi par leur générosité humaine et leur vocation à la solidarité, des personnes qui feraient bien leur travail, gagneraient honnêtement leur vie, seraient utiles à elles-mêmes, à leur famille, mais aussi à leurs compatriotes et à n'importe quel citoyen du monde. L'objectif était de forger une patrie meilleure, plus heureuse et plus riche grâce à l'éducation, dans tous les sens du terme, tant sur le plan matériel que spirituel. Dans ce même discours, Fidel affirmait que l'avenir de notre patrie devait nécessairement être un avenir d'hommes de science, un avenir d'hommes de pensée.

L'année 1961 a été appelée l'année de l'éducation. Cuba en révolution s'est engagée à éduquer, et non à forcer. Deux événements historiques survenus la même année sont vraiment contrastés : l'invasion militaire de la baie des Cochons par des forces mercenaires soutenues par les États-Unis et la campagne d'alphabétisation menée par la révolution cubaine avec pour principe de mobiliser sa jeunesse dans une tâche altruiste et magnifique, à la recherche de la culture nationale.

Fidel était un professeur. Pour moi, ses Réflexions ont toujours été des lettres qu'il adressait à chaque être humain de ce monde. Pour vous parler aujourd'hui, je relis celle qu'il a fini d'écrire le 12 août 2016, à 22h34. Un homme avec sa sagesse a anticipé que le temps s'écoulait et malgré cette certitude, il a consacré une partie de ce bien qui s'écoulait, qui s'éloignait inexorablement de lui, pour partager ses expériences avec nous. Je pense que c'est pour cette raison qu'il a condensé sa vie dans ces paragraphes, dans lesquels il ne manque pas d'un fin fil d'ironie pour nous mettre en garde dans les moments difficiles.

Dans cette lettre, Fidel nous dit ce qu'il apprécie dans la vie. Il nous dit : « Quand j'avais six ans, une institutrice pleine d'ambition, qui enseignait dans la petite école publique de Biran (lieu de naissance de Fidel et ses frères et sœurs), a convaincu la famille que je devais me rendre à Santiago de Cuba pour accompagner ma sœur aînée qui allait entrer dans une prestigieuse école dirigée par des religieuses. C'est la maîtresse elle-même de la petite école de Biran qui a eu l'habileté de m'y inclure. Elle, magnifiquement traitée dans la maison de Biran, où elle était nourrie à la même table que la famille, l'avait convaincue de la nécessité de ma présence. Bref, elle était en meilleure santé que mon frère Ramón - décédé ces derniers mois - et pendant longtemps elle a été ma camarade de classe. Je ne veux pas être prolix, seulement dire que les années de cette période de famine ont été très dures pour la majorité de la population. « Après trois ans, j'ai été envoyée à l'école La Salle de Santiago de Cuba, où j'ai été inscrite en première année. Près de trois ans se sont écoulés sans que l'on m'emène au cinéma.

« C'est ainsi que ma vie a commencé. Je l'écrirai peut-être, si j'en ai le temps. Pardonnez-moi de ne pas l'avoir fait jusqu'à présent, seulement j'ai des idées sur ce que l'on peut et doit enseigner à un enfant. Je considère que le manque d'éducation est le plus grand mal que l'on puisse faire à un enfant.

Puis Fidel remarque soudain : « L'espèce humaine est aujourd'hui confrontée au plus grand risque de l'histoire... ». Sans doute voyait-il dans l'éducation un antidote essentiel à la tragédie ou au désastre humain, mais quelle éducation ?

Je dois avouer que je suis impressionné par les paroles de Fidel, lui, l'éternel anticonformiste. Si j'avais eu l'occasion de lui parler à l'époque, j'aurais pu lui assurer qu'il avait déjà écrit ce livre, peut-être était-il, il est vrai, éparpillé dans ses jours et ses expériences, dans ses souvenirs exprimés, dans ses discours, ses apparitions et ses échanges ; mais il était écrit, c'était tout ce qu'il nous a dit pendant des années, c'était tout ce qu'il a fait dans sa vie consciente depuis sa plus tendre enfance.

Je dois dire que ce qu'il a vécu dans son enfance, ce qu'il a souffert, l'a marqué de manière indélébile par rapport à ceux qui n'avaient rien et en faveur d'une nouvelle éducation dont les composantes essentielles étaient l'amour, l'ardeur à éveiller le désir de connaître de manière intégrée tout ce qui nous entoure ; l'enseignement à vivre pleinement dans la jouissance de la nature et de la culture, à penser par soi-même ; la notion de force morale, l'importance de forger le caractère, la spiritualité, le détachement, la bonté et la capacité de sacrifice ; les idées martiennes de bonté et de vertu, autant de clés de ce qu'il considérait comme essentiel dans la formation de l'être humain au bonheur, à la plénitude, à la liberté et à la dignité, en équilibre, à son tour, avec toute l'humanité et les univers possibles.

Fidel estimait qu'ils étaient la bénédiction des enfants, les personnes qui prêtaient attention à leurs préoccupations, à leurs curiosités, à leurs inquiétudes et à leur désir de savoir. Il était infiniment reconnaissant à tous les adultes qui avaient pris le temps de lui parler pendant son enfance et son adolescence. Il pensait que cette attitude devrait être celle de tous les enseignants et, en tant que personne cohérente, il pratiquait lui-même ce comportement. Une fois, je l'ai vu expliquer en détail à un

enfant la vie quotidienne de nos aborigènes et, par un chemin merveilleux, passer peu à peu de ces histoires inconnues et éblouissantes à des questions et à de probables réponses transcendantes sur la création de l'univers, les énigmes de la lumière, de l'espace et du temps, les limites du ciel et des sentiments... Je l'ai écouté en silence et je me suis souvenu de cette Dernière Page de José Martí, dans chaque numéro de la revue « La Edad de Oro » (L'Âge d'Or).

Cette Réflexion ou lettre de Fidel de l'été 2016, où il nous dit dans la première ligne : « Demain j'aurai 90 ans » a commencé par nous parler de l'endroit reculé et modeste de notre géographie où il est né et dès le début il affirme son désaccord avec l'état des choses existant à l'époque de son premier étonnement... il signale que c'était un endroit perdu qui n'apparaissait jamais sur une carte et ensuite il affirme que « vu sa bonne conduite, il était connu par des amis proches - il se réfère aux administrateurs des sucreries appartenant aux Américains - et ensuite il poursuit... » : « et par un carré de représentants politiques et d'inspecteurs que l'on voyait autour de toute activité commerciale ou productive typique des pays néo-colonisés du monde ». Ainsi, sans théorisation ni pédanterie, il nous fait passer du quotidien au politique, de l'apparemment trivial au définitif, du banal au transcendant. C'est le chemin que doit suivre un maître.

Puis il nous parle de Los Pinares de Mayarí. Je suis ému par le souvenir d'une conversation que nous avons eue sur ces lieux. En 2012, Fidel était encore ému de penser qu'il y avait vu les arbres dont Cuba était peuplée lorsque Christophe Colomb est arrivé dans cet archipel. Il fallait reboiser le pays, et encore et encore, le sol et l'âme de la nation, de son peuple.

Dans sa réflexion, il parle des grands pins de qualité qui ont été extraits de là par des dizaines de camions et note qu'il ne parle pas des minéraux - également abondants dans le lieu - « qui sont devenus des symboles des valeurs économiques que la société humaine, dans son stade actuel de développement, exige... ». Il y a là un regard qui privilégie la verdure, la fraîcheur et la vie de la forêt, on pourrait dire aussi : il a soif de vie naturelle. L'esprit d'un enseignant doit être imprégné de ces parfums, d'une sensibilité qui ne rejette pas la modernité ou la technologie, mais qui souligne la valeur de la nature à une époque où l'humanité connaît une déprédation environnementale et où une espèce est en danger : l'espèce humaine, et il faut la sauver. En 2012, lors d'une rencontre avec des intellectuels et des artistes venus des quatre coins du monde à la Foire internationale du livre, il a affirmé que notre devoir est de lutter jusqu'à notre dernier souffle.

Fidel a vécu et s'est battu pour l'éducation. La campagne d'alphabétisation est toujours mentionnée, bien sûr, c'est l'exploit suprême, mais elle a été précédée par des efforts qui ont commencé bien avant. Je n'oublie pas le cercle d'étude qui s'est développé autour d'une biographie de Marx à Guanabo, alors qu'après le coup d'État de Batista en 1952, Fidel était encore en semi-clandestinité, ni l'Académie Abel Santamaría en prison, ni les cours dans les campements au Mexique, ou ceux que Che Guevara donnait à ses compagnons de lutte rebelle pour leur apprendre à lire et à écrire, ou encore le rêve éducatif organisé qui s'est développé dans le Front du Commandant Raúl sur les hauts plateaux du nord-est pour enseigner aux villageois qui ne savaient pas ; la conversion des casernes en écoles, ou la création des contingents d'enseignants volontaires et des dix mille salles de classe ouvertes en 1960, ou la fondation de l'imprimerie nationale, la rédaction et la publication de manuels scolaires qui traitaient de l'histoire de Cuba et de Notre Amérique sans sophismes ni déformations néo-colonisatrices.

Qu'avait trouvé la révolution dans le domaine de l'éducation lorsqu'elle a triomphé ?

Fidel disait à l'époque : « nous n'allons pas dire au peuple de croire, nous allons lui dire de lire ».

Tout était animé par le principe que l'éducation était un roc, la base fondamentale d'une nouvelle vie. C'est la sensibilité à l'égard de ceux qui n'ont pas pu apprendre qui a signalé la nécessité de changer le destin de Cuba. Fidel le révèle dans une lettre écrite en 1954, évoquant la visite qu'il a faite à Biran quelques semaines avant l'attaque de la caserne Moncada (seconde forteresse de la dictature de Cuba à Santiago de Cuba dans l'Est de Cuba). De par ses séjours prolongés dans la capitale, il y est probablement retourné en avril 1953. Se souvenant de ce voyage, il écrira plus tard comme quelqu'un qui

évacue un sentiment de tristesse avec le désir de soulager, de rêver et de faire quelque chose pour que la tragédie disparaisse à jamais :

« Tout est resté pareil depuis plus de vingt ans. Ma petite école un peu plus âgée, mes pas un peu plus lourds, les visages des enfants peut-être un peu plus étonnés et rien de plus !

« Il est probable qu'il en est ainsi depuis la naissance de la République et qu'il en sera toujours ainsi sans que personne ne mette sérieusement la main sur un tel état de fait. Nous avons donc l'illusion de posséder une notion de justice. Tout ce que l'on pourrait faire en matière de technique et d'organisation de l'enseignement ne servirait à rien si l'on ne modifiait pas en profondeur le « statu quo » économique de la nation, c'est-à-dire de la masse du peuple, qui est la seule racine du drame. Plus que toute théorie, c'est la lancinante réalité vécue qui m'en a convaincu au fil des ans. Même s'il y avait un génie enseignant dans chaque école, avec du matériel et de la place à revendre, et si les enfants étaient nourris et habillés à l'école, tôt ou tard, à un stade ou à un autre de son développement mental, l'enfant de l'humble paysan serait contrarié par les limites économiques de la famille. Plus encore, j'admets que le jeune homme, avec l'aide de l'Etat, s'enfoncera, avec son diplôme, comme un bateau de papier dans les misérables conditions de notre statu quo économique et social actuel.

Ce jour-là, en écrivant, Fidel pensait sûrement à Paco, à Carlos et Flores Falcón, à Dalia López, à Benito Rizo, à Genaro Gómez et à tant d'autres amis d'enfance. Il pensait aussi à Ubaldo, qui avait une si bonne mémoire qu'il était dommage qu'il ne le connaisse pas, à ses oncles Enrique et Alejandro, aux filles du quartier, qui n'avaient grandi que pour devenir des épouses et des blanchisseuses. Son raisonnement faisait la distinction entre ce qui était donné par générosité et ce qui devait être reçu par justice. En septembre 2003, à l'occasion du centenaire de la mort de sa mère Lina, Fidel a remercié ses parents de lui avoir donné la possibilité d'étudier, alors que de nombreux habitants de ce paysage bien-aimé n'avaient pas pu le faire faute de moyens. C'est une circonstance liée à ses amis d'enfance qui a pesé lourdement sur son âme et qui a mobilisé son énergie pour transformer Cuba, l'Amérique latine et le monde, car l'éducation pour tous n'est pas possible sans justice pour tous.

La révolution cubaine est le livre de Fidel sur l'éducation, elle raconte ce qui a été fait et exprimé, et elle doit être défendue et étudiée pour qu'elle continue à vivre dans sa plénitude et surtout dans son travail éducatif, qui est comme son cœur ; la révolution a été faite pour la justice et pour l'éducation, ce qui équivaut à dire pour la vie.

Avec l'éducation, la révolution est vraie et sans elle, elle ne peut exister ni perdurer. L'éducation est enracinée dans l'idée de la patrie et, avec Martí, nous pensons que la patrie est l'humanité.

Le jour où Cuba s'est déclarée Territoire libre d'analphabétisme, le 22 décembre 1961, le jour des lanternes et des amorces, il a plu abondamment sur la Place de la Révolution pendant que Fidel prononçait son discours. Tout le monde est resté là, sous les gouttes froides de l'hiver qui approchait, avec la même détermination que celle avec laquelle cette belle et noble tâche avait été entreprise.

(Extrait de Cubaperiodistas)

<https://www.radiohc.cu/fr/especiales/exclusivas/372624-fidel-l'alphabetisation-et-la-pluie>



Radio Habana Cuba